

# La France et l'Algérie en 1851

« Après nos désordres et nos folies, il nous faut une main de fer pour gouverner. Un passage par le régime despotique absolu pourra seul nous ramener un gouvernement constitutionnel sage. » Saint-Arnaud

## Préalables :

1 — Comme l'indique le titre, il n'y a pas écrit : la colonisation de l'Algérie par la France en 1851, mais simplement la France et l'Algérie.

2 — Il suffit de partir d'une date, le 2 décembre 1851, de noter qu'il se produit un auto-coup d'Etat et que pour ça, il faut un militaire, qui a été formé en Algérie d'où le détour par ce pays. Pour une fois nous n'allons pas étudier les effets de la politique française sur l'histoire algérienne mais les effets de l'histoire algérienne sur la vie française.

3 - Mais qu'est-ce qu'un auto coup d'Etat ?

Un coup d'Etat n'est pas une révolution de palais mais un coup contre le pouvoir du peuple. Un auto coup d'Etat est à la fois une révolution contre le peuple et contre une classe politique. Un auto-coup d'Etat nécessite un personnel particulièrement bien choisi pour éviter toute fuite capable d'anéantir l'effet de surprise.

Pourquoi un militaire formé en Algérie ?

Depuis 1830 c'est le lieu où les militaires peuvent faire leurs preuves. Saint-Arnaud a eu le mérite d'écrire beaucoup à sa femme et ses enfants. François Maspéro n'a pas oublié les lectures de son enfance. Ainsi on en sait un peu plus sur l'œuvre civilisatrice là-bas.

## Deux échos pacifique d'Algérie :

### 18 juin 1793

Tandis que l'Europe se coalise contre la France libre, une puissance africaine (Alger) plus loyale et plus fidèle, reconnaît la République et lui jure son amitié. » La régence était même allée jusqu'à prêter sans intérêt 2 millions de francs à la jeune république !

### 15 février 1849

Jules avait eu son baccalauréat et avec son frère, ils firent le voyage jusqu'en Algérie (entre le 5 novembre et le 10 décembre 1849). Il en coûtait généralement 600 francs pour réserver sa place dans une entreprise de tourisme. Les premières émotions commençaient dès la traversée. Abandonnant *le poulet à la Marengo* et *les soles au gratin*, les jeunes bourgeois se faisaient une gloire de manger du *cous-coussou*, de boire le *caawab* et de déguster *l'arake* et *l'alib-ben*. L'exploit consistait en l'abandon du lit classique, de l'édredon vulgaire et du traversin moelleux, pour le hamac se balançant si doucement dans les airs, avec en prime, quelques chasses aux sangliers, la découverte des bains turcs et l'usage d'une longue pipe traditionnelle. Au retour, un lumbago et une courbature africaine constituaient les souvenirs de base. **Les frères Goncourt**, grâce à leur plume, fabriquèrent, avec de telles fariboles, un exotisme à la mode. Cette expérience fabuleuse les décida à publier leurs notes de voyage en tant que premiers écrits. En ce 2 décembre, ils attendaient la publication d'un nouveau texte, avec au fond du cœur, leurs souvenirs d'Alger, puisque encore en 1854 ils écrivent dans leur journal :

« Je ne passe jamais à Paris devant un magasin de produits algériens sans me sentir revenir au mois le plus heureux de ma vie, à mes jours d'Alger. Quelle

caressante lumière ! Quelle respiration de sérénité dans le ciel ! Comme ce climat vous baigne dans sa joie et vous nourrit de je ne sais quel savoureux bonheur ! La volupté d'être vous pénètre et vous remplit, et la vie devient comme une poétique jouissance de vivre. Rien de l'Occident ne m'a donné cela ; il n'y a que là-bas, où j'ai bu cet air de paradis, ce philtre d'oubli magique, ce Léthé de la patrie parisienne qui coule si doucement de toutes choses ! »<sup>1</sup>

Déjà tous jeunes, les frères Goncourt n'avaient d'yeux que pour leur Dieu : eux-mêmes et leurs états d'âmes. Aussi ce voyage ne les poussa pas à rencontrer les transportés de Juin 1848 qui souffraient, là-bas, sous cet air de paradis au milieu de mille souvenirs de lutte.

### **L'invention des razzias : Bugeaud**

C'est sûr les razzias existaient avant leur théorisation par Bugeaud en 1840. Il se contenta de les rendre industrielles et méthodiques. Il expliquera aux soldats :

« Votre mission n'est pas de courir après les Arabes, ce qui est fort inutile : elle est de les empêcher de semer, de récolter, de pâturer. »

Soucieux de marquer sa prise de fonction par des décisions spectaculaires, Bugeaud prend le 6 mars 1841 trois arrêtés qui indiquent le sens de la politique qu'il compte mettre rapidement en œuvre. Le premier interdit toute transaction commerciale avec les tribus qui récusent les conditions de paix qui leur sont proposées. Le deuxième exige que le ralliement des chefs ne soit plus individuel mais collectif. Quant au troisième, il prescrit aux autochtones «circulant dans la zone pacifiée le port obligatoire et ostensible d'une médaille hexagonale en fer-blanc portant les mots en langue française et arabe : « Arabe soumis ».

Il institue une prime à la tête coupée (il suffisait de ramener des oreilles).

Canrobert à Castellane en janvier 1842 :

«Ces opérations qui, je dois l'avouer, sont d'une grande ressource pour les approvisionnements de l'armée, sont, sous le point de vue militaire, du plus fâcheux effet. Le soldat, mal ou pas surveillé, excité d'ailleurs par l'appât du pillage, se livre aux excès les plus grands qui vicient singulièrement le caractère. Le désordre inséparable des marches de nuit et de la dispersion des troupes sur une vaste étendue habitue à un laisser-faire qui pourra un jour être funeste ... »

Dans tous les cas de figure le sort des populations algériennes n'est pas en cause :

«Dans les papiers de Victor Hugo pas la moindre préoccupation de cet ordre, et il faut attendre 1849 pour lire dans Choses vues : « Zatcha, Tlemcen, Mascara : l'Armée en Afrique devient tigre. » C'est court. Rien n'ont plus chez Lamennais, qui consacre sa vie aux misères du peuple.» indique François Maspéro.

Par la plume élogieuse d'un brave rédacteur, les lecteurs du *Journal du Tarn* apprendront le décès du modèle de **Saint-Arnaud**, l'illustre maréchal **Bugeaud** :

«Ce que l'armée aimait surtout dans l'illustre maréchal, c'est l'homme essentiellement bon et humain, pratiquant la fraternité avant qu'elle ne ffit proclamée. »<sup>2</sup>

Pour éviter de chercher jusqu'en Algérie les crimes historiques de ce Maréchal, il fallait se souvenir du 15 avril 1834 quand il transforma la rue Transnonain (actuelle

---

<sup>1</sup> Journal des Goncourt, page 95 Editions Bouquins de Robert Laffont

<sup>2</sup> Journal du Tarn 16 juin 1849.

rue Beaubourg) en un charnier. Il déclara alors :

« Il faut tout tuer. Amis, point de quartier. Soyez impitoyables. »

Mais **Bugeaud** souleva même l'admiration d'**Eugène Le Roy**, auteur de « Jacquou Le Croquant » qui fut aussi militaire en Algérie mais au début du Second Empire. Sa biographe, **Joëlle Chevé** écrit :

« L'enfance d'Eugène a été bercée du récit des hauts faits du maréchal Bugeaud, proche voisin de Hautefort à Lanouïaille et c'est bien le seul membre de la noblesse du Périgord qu'il évoque nommément dans ses romans de façon positive. »

Avec le temps, l'écrivain aurait pu revoir son image du maréchal comme il revit son souvenir du 2 décembre qu'il vécut à Paris où il était de passage :

« Le seul souvenir qu'il évoque dans sa correspondance en 1900, c'est lorsqu'il vit sortir de l'Elysée. Bonaparte, pâle, la moustache tombante, précédé par des guides le pistolet haut, et suivi d'un état-major de généraux<sup>3</sup>.

C'était le 2 décembre 1851. Eugène a vu la scène, pourrait-on dire de son balcon, puisqu'il travaillait rue du Faubourg-Saint-Honoré ! Ce jour-là, il a rencontré l'histoire par hasard ! Ce n'est que plus tard que ce souvenir prendra une place centrale dans sa détestation de Napoléon III. »

### Et enfin Saint-Arnaud

Par ce détour nous en venons à l'attitude de **Saint-Arnaud** en Algérie. Au matin du 15 mars 1850. Il assiste à la sortie de leur cachot des 138 victimes de la répression parisienne de Juin 1848 à qui les autorités offrirent un voyage gratuit jusqu'à Bône où ils résistèrent aux punaises, aux scorpions et aux rats, faute de pouvoir résister aux puissants de ce monde. **Saint-Arnaud** trouve aux prisonniers un air charmant. Parce que l'homme se sent doté d'une plume littéraire il utilise souvent sa mère comme correspondante à qui il indique à cette occasion :

« J'ai passé ce matin trois heures à la casbah avec les plus grandes canailles, les énergumènes les plus forcenés, les fous les plus pitoyables que l'on puisse imaginer ; amas hétérogène de tout ce que peuvent réunir les débris d'une révolution vaincue ; ramassis de journalistes, de poètes, de maçons, d'instituteurs, de peintres, de forçats, de voleurs, de faussaires — tous socialistes, tous rouges, mais par-dessus tout, tous fous enragés, posant au martyr que personne ne songe à leur infliger ... »<sup>4</sup>.

A son demi-frère il pourra parler encore plus crûment pour expliquer sa position en cas de troubles :

« J'en ferai fusiller vingt à Constantine, autant à Bône et à Philippeville, et nous serons tranquilles, je n'hésiterai pas une seconde. Je te réponds que ma province ne sera pas envahie par les rouges. »

Qui peut s'étonner, si après l'expression d'une fermeté aussi nette, il soit devenu sur les conseils de **Fleury, Achille de Saint-Arnaud**, Ministre de la Guerre le 27 octobre ? Les lecteurs du *Courrier de Tarn-et-Garonne* apprendront ainsi la nouvelle : « Monsieur de **Saint-Arnaud** vient de se préparer à l'administration de la guerre par les plus grands succès sur les tribus Kabyles. Que pouvons-nous dire de plus ? »<sup>5</sup>

Dans une parenthèse, il sera rappelé qu'il s'appelle **Jacques Arnaud** mais nous ne reviendrons pas sur sa noblesse usurpée. Une chose est sûre, le journaliste a eu

<sup>3</sup> Eugène Le Roy, Joëlle Chevé page 61

<sup>4</sup> L'honneur de Saint-Arnaud. François Maspéro. Points. Les citations sont reprises du chapitre 9

<sup>5</sup> C-82.29-10-1851

raison d'établir un rapport entre la campagne de Petite Kabylie et la nomination de **Saint-Arnaud** au poste de Ministre de la Guerre : la campagne fut inventée à cette fin comme l'expliquera plus tard **Fleury**. Ce ne fut ni la première ni la dernière fois que des populations paisibles (oui, paisibles !) servirent à régler des débats internes aux colonisateurs. Intervenant le 17 novembre à la tribune de l'Assemblée **Saint-Arnaud** y défendit ... le **Prince-Président**. Le dimanche 2 décembre, il sera à pied d'œuvre. Pour ma démonstration, je retiendrai seulement deux éléments de la splendide biographie de **François Maspéro**. Le 2 décembre il écrit, à sa mère, cette lettre :

« Bonne chère mère, je t'écris dans un moment solennel. Encore deux heures et nous allons assister à une Révolution qui, je l'espère, sauvera le pays. Cette Assemblée folle, factieuse, sera dissoute et un appel au peuple décidera du sort d'une nation fatiguée d'être ballottée par les inquiétudes et les soucis. Nous aurons un gouvernement stable, et j'ai confiance que tout ira bien. La République reste, avec le Président nommé pour dix ans. Je n'ai pas le temps de t'écrire tous les détails. Paris se réveillera ce matin, la révolution faite ! Une centaine d'arrestations et la porte de l'Assemblée fermée, et tout est fait. Aujourd'hui, je n'aurai pas le temps de t'écrire. Mes frères le feront sans doute. J'attends le commandant de l'armée de Paris pour lui donner des ordres. Tout est prêt, réglé, le ministère changé. Je fais toujours partie du nouveau : c'est sur moi que repose l'action et la force. Adieu, bonne mère, je t'aime et t'embrasse de cœur. »<sup>6</sup>

**Le 4 décembre**, pour l'action et la force, **Saint-Arnaud** fit savoir par affiche aux Parisiens :

« Le Ministre de la Guerre, vu la loi sur l'état de siège, arrête :  
Tout individu pris construisant ou défendant une barricade, ou les armes à la main, sera fusillé. »

Quand les soldats sortiront des casernes aux cris de :

« Pas de pitié pour les bédouins ! »

ils appliqueront, plus qu'à la lettre, l'arrêté de leur chef qui par avance les couvre : ils fusilleront même des passants pour inaugurer une stratégie simple : tuer des innocents est plus efficace que de tuer des coupables car ça sème une terreur plus forte, une terreur assise sur les canons. Si le **Prince-Président** n'est pas de ce plan-là (pourquoi aurait-il alors choisi cet homme ?), il en retirera les bénéfices. bénéfices qui s'étendront à la France entière car le comportement de l'armée à Paris ne sera pas différent de celle d'Auch ou d'ailleurs.

Le lecteur mesure-t-il l'importance de cette stratégie de la peur ? **Victor Hugo** en fut plus ou moins le témoin et ne s'en remettra jamais. Un diplomate hongrois dira du massacre majeur, celui du Boulevard Bonne-Nouvelle :

« On sabre et on tue tout le monde : les canons font un horrible effet au milieu de la foule qui ne sait où se réfugier ... Le carnage a été épouvantable. »

Et **Hippolyte Magen** rapporte cet élément :

« Sur le boulevard couvert de débris humains, devant ces cadavres qu'entourait une foule consternée, la musique du 7<sup>ème</sup> régiment de lanciers, jouait une polka ! ».

Il décrira la conduite du colonel **Couston** qui présidait le Conseil de guerre dans l'affaire du « grand complot » de Lyon et qui, après le 2 décembre se trouve dans la Drôme :

---

<sup>6</sup> L'honneur de Saint-Arnaud page 364

« Envoyé dans le département de la Drôme après le guet-apens napoléonien. M. **Couston** se désolait en voyant les prisons vides. A tout prix, il voulait frapper les esprits de terreur : or. voici le moyen qu'il imagina : un beau matin, il sortit de Montélimar à la tête d'un régiment : au devant de lui il envoie ses musiciens. Les paysans de la Drôme sont très sensibles aux charmes de la musique ; l'harmonie des instruments militaires les attirait de leurs fermes sur les routes. Des soldats, aussitôt, les enveloppaient. C'est ainsi que le rusé colonel fit, dans les environs de Montélimar, 150 prisonniers. »

Par la suite un certain nombre de prisonniers furent relâchés mais le principe de la terreur est là : s'attaquer même à des innocents pour frapper tous les esprits. Dans son livre excellent sur la Drôme, **Roger Pierre** évoquera les événements de Montélimar mais sans mentionner cette phase. Pour Paris, très souvent, des historiens retiendront le faible engagement du peuple contre le coup d'Etat ce qui aurait dû les encourager à cerner cette stratégie militaire disproportionnée face à l'enjeu. Pour une fois, de manière consciente, des chefs militaires se lançaient dans la psychologie ! Les civils devenaient les otages d'une guerre sans merci. En France, l'armée - et la conscription n'y changera rien - se distinguera plusieurs fois sur ce terrain des massacres avec en prime, en 1851, l'envoi de Français dans les camps algériens (sans compter les envois à Cayenne et les expulsions).

Parce que **Saint-Arnaud** arrive au pouvoir par ses « mérites gagnés sur les champs de bataille algériens, il serait grave de ne pas prendre conscience des spécificités politiques de cette guerre d'Algérie qui durait depuis 1830 et **Maurice Agulhon** est de ceux qui n'oublièrent pas de les mentionner avec précision :

« Dès les élections à la Constituante, on voit donc naître en Algérie une vie politique intense dans laquelle la majorité des colons marient intimement l'attachement à la République et à la liberté d'expression, avec l'hostilité invétérée contre l'indigène. Sous la plume de tel candidat democ-soc à la Législative, tiré de l'ombre par **Ch. A. Julien**, le programme de la Montagne alterne avec les proclamations du colonialisme plus classique. On sait la longue destinée de la tradition qui naît alors. »

Pour moi, cette tradition naissante n'est pas seulement celle du colonialisme à la française mais plus encore celle d'une dictature à la française dont la duplicité fera école : pour la façade, la déclaration des droits, et pour le reste la gestion spéciale de ces droits. Les droits acquis pas les colons renvoient les indigènes vers un statut encore plus négatif que précédemment. La République, telle qu'elle fut mise en œuvre contribua à accroître le fossé entre communautés, un fossé qui par la suite, se fera ravin. En mai 1849 des Montagnards furent élus par Alger à l'Assemblée législative. **Girardin** avait décidé, cette année-là, de ne pas être candidat or il lui manqua 51 voix à Alger pour être élu. La ville de Constantine vota majoritairement Non au plébiscite suite au 2 décembre. Autant dire que les démocrates étaient puissants en Algérie, mais pas la démocratie envers les indigènes. Question de la plus haute importance mais pour le moment cherchons quels échos eurent dans la presse locale républicaine, les guerres sauvages conduites en Algérie par nos officiers civilisés.

ICI IL MANQUE DEUX PAGES

Peu après, dans sa rubrique **Nouvelles d'Afrique** le même journal indiquera sous le titre *vive résistance à Zaatcha* :

« Ce village depuis longtemps disposé à la défense renferme tous les fanatiques du pays, tous les hommes exaltés, les bons tireurs et beaucoup de biskris ou

portefaix d'Alger qui avaient quelques motifs de fuir, c'est en un mot un repaire d'hommes déterminés. »<sup>7</sup>

Puis le 15 décembre la chute de Zaatcha est annoncée avec

« une cruelle nouvelle qui est venue affliger aujourd'hui une famille honorable de notre ville. Le jeune **Alfred Combes**, fils de M. **Combes** juge au tribunal d'Albi, sergent aux zouaves en Afrique a reçu, en combattant devant Zaatcha, une balle, qui a fracturé le bras droit, ce qui a nécessité une amputation ».

Le *Journal du Tarn* complète son bref aperçu de cette bataille par quelques chiffres pour le côté français : 1500 tués et blessés, sans compter les victimes du choléra, ce qui va justifier aux yeux des généraux, un massacre en règle des Algériens le jour de leur victoire tant attendue. Un témoin dira très justement :

« Sans doute l'ennemi vaincu tremble davantage en présence de pareils actes, mais aussi sa haine devient implacable contre le vainqueur. »

Quels actes ? Prendre un bébé par les jambes et lui briser la cervelle contre une muraille !

### **La campagne offerte à Saint-Arnaud en mai 1851**

Non, **Saint-Arnaud** n'était pas à Zaatcha où se distingua **Canrobert** qu'on retrouvera à la pire place le 4 décembre 1851 sur le fameux Boulevard Bonne-Nouvelle à la tête des massacreurs. Il faudra à **Saint-Arnaud** une campagne spéciale décidée en mai 1851 par le **Prince-Président** pour en faire un général à sa convenance. Elle durera deux mois autour du port de Djidjelli dans la Petite Kabylie et le 17 juillet **Saint-Arnaud** en tirera les conclusions :

« J'ai fini la campagne comme je l'ai commencée, par une brillante affaire qui me comblerait de joie si je ne la payais fort cher : **Fornier**, des spahis a été tué raide ... Fatalité ! Il a été bien vengé. On a tué plus de deux cents Kabyles. Le camp est plein d'armes et d'oreilles. »<sup>8</sup>

Odieux, révoltant, horrible ! Alors que les populations n'avaient aucun désir de guerre ! Et les oliviers coupés, et les villages brûlés et les viols et les massacres... Mais qui, en France, pouvait savoir tout ça ? A lire un journal républicain, *L'Union républicaine du Tarn* les lecteurs n'apprendront à connaître **Saint-Arnaud** que pour ses insultes à l'adresse des transportés de Juin comme l'indique cette information :

« Dans une lettre de Bône nous trouvons sur la visite du Général de **Saint-Arnaud** des détails qui seront lus avec intérêt. Au moment où le général mettait en doute que les transportés fussent des gens d'honneur, l'un d'eux sortit des rangs avec une croix de la Légion d'honneur sur la poitrine et la montrant avec fierté dit ; « Général, cette croix c'est l'Empereur lui-même qui me l'a donnée sur le champ de bataille de Wagram ; j'étais officier avant que vous ne fussiez sous les drapeaux. » ».

Echo sage de la conduite infâme du Général déjà évoquée au début de ce chapitre. Pour le reste, le journal restera discret. Il annonce simplement le 8 juin 1850 :

« Le général **Barral** a été tué dans une expédition contre les Arabes. »

Le commun des Français ne pouvait pas deviner qu'en Algérie se concoctait l'avenir de la France, même si beaucoup furent frappés dans leur chair par les drames qui se jouaient là-bas. En 1842, la femme **d'Emile de Girardin** perdra son cher frère au siège de Constantine.

En Lot-et-Garonne le journal le plus républicain, *Le Radical*, sans la moindre attention pour la vie des arabes, évoqua l'Algérie à trois occasions : pour un procès fait à Oran à des Républicains, pour le maintien des militaires rouges en Algérie et à propos du

<sup>7</sup> Journal du Tarn 24 novembre 1849

<sup>8</sup> Dans l'Honneur de Saint-Arnaud

choléra (surtout quand il frappait un Français). L'expédition de **Saint-Arnaud** dans la Petite Kabylie trouva place aussi dans *Le Courrier de Tarn-et-Garonne*. A Djigelly (nouvelle écriture) la victoire fut complète :

« Notre armée a frappé un de ces grands coups que rend nécessaire le pays où passent les luttes qu'elle est obligée de soutenir. Le soir de cette belle journée le camp du général **Saint Arnaud** était rempli d'armes et de bournous apportés en trophées par nos soldats. »

Etrangement l'article ne mentionne pas les oreilles qui servirent aussi de trophées !

« Trois grandes fractions des B. **Amran**, les **Achaïb**, les O. **Bouira** et les O. **Bou-Achair** ont fait leur soumission. Les B. **Ahmed** ont demandé l'aman. On peut donc dire qu'à la date du 20 mai des résultats de la plus haute importance étaient obtenus déjà par notre expédition. Djigelly est enfin débloqué et verra bientôt sans aucun doute, ses marchés ouverts à notre commerce. »

Que ne ferait-on pas pour ouvrir des marchés ! Je veux dire : que ne ferait-on pas pour cacher la vérité ! Qui parle dans nos beaux livres d'histoire de cette première guerre d'Algérie ? *Le Conciliateur du Tarn-et-Garonne* parlera seulement de l'attaque du camp d'El'Arouch le 24 mai 1849.

### Un débat en 1848 à l'Assemblée constituante

Pour mieux comprendre l'état d'esprit de l'époque par rapport à l'Algérie voici les éléments d'un débat qui eut lieu, à l'Assemblée Constituante, le 15 juin 1848 autour d'un projet capital : élargir le territoire de la France jusqu'en Algérie. **Buchez** assurait la présidence, du haut de ses 52 ans et de son œuvre gigantesque qu'à partir de 1830 il mit au service d'un catholicisme social. **Buchez** dont **l'ami Flocon** s'activait au gouvernement provisoire, le **Buchez** qui ira mourir à Rodez en 1865. **De Rancé** défendit le projet en dénonçant tout d'abord la devise de la Monarchie de Juillet :

« Ne rien faire qui pût définitivement engager la France en Algérie ».

Avec pour preuve de cette politique le maintien d'un Consul anglais auprès du dey d'Alger. Dans ces conditions, le milliard de francs investi dans le pays et les 150 000 hommes qui périrent pour la conquête de ce territoire n'étaient pas pris en compte sérieusement. A continuer ainsi « il ne reste plus à la France qu'à descendre du premier rang des nations. » pense **De Rancé**. Il propose donc d'inverser la tendance et de faire comme pour la Corse le 30 novembre 1789 : rendre l'Algérie française. Dans son très long rapport, **De Rancé** mentionne une seule fois la population indigène très clairsemée et indique à ce propos :

« Nous ne poussons pas l'amour de l'assimilation jusqu'à vouloir l'imposer aux indigènes ; non certes, bien que cela fût peut-être facile, attendu que le musulman subit avec résignation la fatalité et que les Arabes, qu'on dit fanatiques, n'ont pas produit un seul homme qui ait fait à aucun de nos généraux l'honneur d'une tentative d'assassinat, bien que l'un d'entre eux ait poussé les choses jusqu'à les griller et les enfumer dans leurs cavernes. Nous admettons donc que quelques concessions devront être faites aux indigènes sur les rapports civils et religieux, mais temporairement quant au civil. »

Celui qui « a poussé les choses » était à ce moment-là le maréchal **Bugeaud**, suivi ensuite dans ses exploits, par le dit **Saint-Arnaud**, que nous remercions pour le voyage qu'il nous oblige à faire sur l'autre rive de la Méditerranée.

Après le rapport de **De Rancé**, un débat extraordinaire, dont une publication édifierait nos mémoires, lance quelques affrontements. Le premier à prendre la parole n'est autre que le Général **Cavaignac**, Ministre de la Guerre, qui s'oppose au projet :

« J'aime mieux, j'aime beaucoup mieux que la colonie algérienne, s'il faut subir cette alternative, devienne dans l'avenir un Etat indépendant lié à nous par le souvenir reconnaissant du bien que nous lui avons fait, que de la voir assimilée à jamais au

territoire français. »

Voilà un général qui préfère une Algérie annexe de la France plutôt qu'une France prononçant une annexion et qui, en même temps, préfère une Algérie indépendante plutôt qu'assimilée à notre pays, de crainte que les députés algériens ne viennent détourner les volontés de la Métropole ! Quelques jours après cette intervention, ce grand général deviendra l'organisateur de la tuerie des révoltés de juin 1848.

Après lui, **Astouin**, qui se présente comme ouvrier portefaix de Marseille, réplique spontanément :

« Il convenait à un représentant de cette fille de la Grèce, qui tend la main à l'Algérie de venir prendre part à cette intéressante discussion. »

Pour cet ouvrier marseillais, l'incorporation de l'Algérie à la France constitue la seule ancre de salut. Il reprend les arguments de **De Rancé** sur cette belle, riche et fertile colonie sauf que lui il n'aura même pas un mot pour les indigènes. Il veut « déclarer à la face du monde que l'Algérie est un pays français » avec annexion immédiate pour que, comme le pense son compatriote **Pascal** (d'Aix), on puisse substituer la civilisation à la barbarie.

Tout deviendra encore plus passionnant avec la montée à la tribune du socialiste **Pierre Leroux**, ce qui suscite évidemment un petit tumulte. Il annonce qu'il va défendre un point de vue peu abordé, pour qui cherche à construire du nouveau pour le monde. En réalité sa très longue intervention est un sac d'embrouilles qui veut globaliser les questions mais où se perd le fil du raisonnement :

« Pour que la colonisation existe, il ne s'agit pas seulement de considérer les choses au point de vue matériel. L'aspect matériel des choses n'est qu'une illusion. Est-ce que vous croyez que dans le cœur des hommes du peuple il n'y a pas autre chose que ce besoin de la vie matérielle ? »

**Pierre Leroux** veut se servir du thème de l'Algérie pour défendre l'ensemble de ses idées et conceptions sur le droit d'association, sur la réalité du peuple, sur le développement agricole, pour au total ne rien dire de plus **qu'Astouin**, sur la question même. Il répète :

« Nous avons l'Algérie c'est une terre immense nous pouvons trouver là précisément ce que nous cherchons et sans cesser d'être en France. »

Comme beaucoup **Pierre Leroux** pense à la terre mais peu aux indigènes alors qu'il aura ce mot pour les noirs :

« Quoi ! vous affranchissez les nègres et vous voudriez que les Français. là-bas fussent sous un régime despotique. »

En clair, il en appelle à une colonisation qui défende les intérêts des colons de manière démocratique. Il scie la branche sur laquelle il est assis puisque son propre discours est antidémocratique vu son « oubli » des indigènes qui, comme les femmes, seront réduits au néant politique, celui des sans droits.

### **Et enfin Abd-El-Kader et Tocqueville**

Dès le début des événements, un homme avait un peu plus de considération pour les Algériens que la moyenne des Français, ce qui explique peut-être qu'il demanda à **Louis Bonaparte**, dès son élection comme président la libération **d'Abd el-Kader** : il s'agit **d'Emile de Girardin** qui encore en 1844 se veut pacifiste. Il n'admet les expéditions coloniales que si les Etats ont des excès de population ce qui n'était pas, à son avis, le cas de la France. Il se positionne économiquement ce qui n'est pas étonnant :

« Notre opinion sur l'occupation de l'Algérie n'a pas changé, nous croyons que le milliard au moins qu'elle coûte déjà à la France aurait été plus profitable à notre grandeur, à notre force, si au lieu de servir à étendre notre domination, il avait été employé à améliorer nos ports, à les fortifier, à perfectionner notre navigation intérieure, à compléter tout notre système de voies de communication et de transport

... pour ainsi mieux vendre des journaux comme **La Presse** ai-je envie d'ajouter. Mais que faisait donc le 2 décembre au soir, **Abd el-Kader**, le plus célèbre des Algériens de ce temps, que **Girardin** voulait libre depuis 1848 ? (entre 1832 et 1883 il bénéficia de 1253 articles de presse car il fut l'un des personnages les plus médiatisés du monde au 19<sup>ème</sup> siècle).

Si « la révolution de 1851 » était arrivée jusqu'à lui — et on peut le penser car il avait de bons informateurs — il pouvait commencer à espérer en sa libération ! Car ne l'oublions pas, quand **Saint-Arnaud** dirige les tueries dans la Petite Kabylie, le grand chef des révoltés algériens est déjà en prison ! Il déposa définitivement les armes, le 23 décembre 1847, après avoir lu la promesse que le Général **Lamoricière** lui fit en réponse à sa modeste réclamation (pouvoir se réfugier à Alexandrie) et dont voici des extraits :

« J'ai l'ordre du fils de notre roi (...) de t'accorder l'aman que tu m'as demandé et de te donner le passage de Djemaa-Ghazaouat à Alexandrie ou Akka ; on ne te conduira pas autre part »<sup>10</sup>

... Et le 29 décembre 1847 .... **Abd el-Kader** et son entourage furent conduits dans un autre port ... à Toulon puis à Pau. Contre la promesse faite, tous les membres de l'escorte furent prisonniers, en attente depuis cette date, de leur libération.

**Lamoricière** pourra alors se consacrer aux affaires françaises ! Le 2 janvier 1849 *le Courrier de Tarn-et-Garonne* informa les lecteurs de cette situation :

«**Abd el-Kader** a écrit au nouveau président de la République une lettre datée d'Amboise dans laquelle il lui demande, en exécution de la promesse qui lui a été faite, de le laisser aller en Egypte ou en Syrie. On dit que le Conseil a décidé qu'il n'y avait pas lieu de s'occuper de cette nouvelle demande de l'ex-ministre. »

L'Emir avait dû aller de Pau à Amboise sous l'œil attentif du *Times* anglais. Un autre journal anglais, *Little 's Living Age* de juin 1851 publie les correspondances entre la reine **Victoria** et l'Emir, lettres que la jeune reine commença à envoyer à l'Algérien avant ses 20 ans, en 1837. Enfin en juin 1852, la promesse française sera presque tenue : l'incroyable Emir pourra rejoindre librement ... la Turquie puis la Syrie. Merci **Louis Bonaparte !**

**Alexis de Tocqueville** se lancera dans la politique par une mission ... en Algérie comme s'il s'agissait d'un passage obligé (mais oublié). Donc, en 1837 **Tocqueville** publiera ses premières réflexions sur l'épineuse question. Il sentira très vite l'originalité des « Cabyles » :

« S'il continue à s'établir entre les Cabyles et nous des rapports fréquents et paisibles ; que les premiers n'aient point à redouter notre ambition et rencontrent parmi nous une législation simple, claire et sûre qui les protège, il est certain que bientôt ils redouteront plus la guerre que nous-mêmes et que cet attrait presque invincible qui attire les sauvages vers l'homme civilisé, du moment où ils ne craignent pas pour leur liberté, se fera sentir. »<sup>11</sup>

Pour **Tocqueville** le doute n'est pas permis, il s'agit d'un rapport entre sauvages («des petites peuplades à peu près barbares») et civilisés («avec la supériorité des lumières»). En 1841, il répondra à l'argument économique **d'Emile de Girardin** :

«La question sera toujours pour moi : ce que l'on fait est-il efficace, et non ce que l'on fait coûte-t-il. En cette affaire toute dépense utile est une économie.»

En 1847, **Tocqueville** est en colère :

« La société musulmane, en Afrique, n'était pas incivilisée ; elle avait seulement une

<sup>9</sup> Emile de Girardin par Pierre Pellissier

<sup>10</sup> Abd El-Kader par Smaïl Aouli, Ramdane Redjala et Philippe Zoummeroff

<sup>11</sup> De la colonie en Algérie par Alexis de Tocqueville, Fel. Complexes, 1988 (pour les citations de cette partie)

civilisation arriérée et imparfaite. Il existait dans son sein un grand nombre de fondations pieuses ayant pour objet de pourvoir aux besoins de la charité ou de l'instruction publique. Partout nous avons mis la main sur ses revenus en les détournant en partie de leurs anciens usages ; nous avons réduit les établissements charitables, laissé tomber les écoles, dispersé les séminaires. Autour de nous les lumières se sont éteintes, le recrutement des hommes de religion et des hommes de loi a cessé ; c'est-à-dire que nous avons rendu la société musulmane beaucoup plus misérable, plus désordonnée, plus ignorante et plus barbare qu'elle n'était avant de nous connaître.»

Dans ce rapport, il parle de la Kabylie indépendante :

« A l'opposé du Petit-Désert, dans les montagnes qui bordent la mer, habitent les Kabyles indépendants. Jusqu'à présent nous n'avons jamais parcouru leur territoire ; mais, entourées aujourd'hui de toutes les parts par nos établissements, gênées dans leurs industries, bloquées dans d'étroites vallées, ces peuplades commencent à subir notre influence et offrent, dit-on, de reconnaître notre pouvoir. »

Il s'agit très exactement de la zone pacifique que **Saint-Arnaud** est allé mettre à feu et à sang ! ! Comme souvent, Alexis de **Tocqueville** montre un sens aigu de l'analyse sans pouvoir changer ses conclusions. Comment peut-il continuer d'appeler « civilisation » ce comportement qui, après vérification de sa part, rend des « sauvages » plus sauvages encore ? Que pouvait-il dire en 1849 quand il devint ministre de la Seconde République ? Qu'a-t-il ressenti au récit des exploits militaires de l'armée française ? Aura-t-il considéré qu'il s'agissait de bavures ? Décidément, la question algérienne met tout un chacun au pied du mur.

### **Un document**<sup>12</sup> :

**François Mazenc**, avait conduit, à Rodez, la rébellion contre le coup d'Etat. En Algérie il passa par une prison près de Bône d'où il sortit pour construire une route près de Ghelma, au moment où la province vivait sous le commandement de **Mac-Mahon**. Il rencontrera véritablement les indigènes un peu plus tard à Constantine, mais avant même la description qui va suivre, on mesure que, tout en se situant hors du camp de ses geôliers, il continue à appartenir à la France (avec sa supériorité). Sa révolte et celle des Arabes ne lui paraissent avoir aucun point commun. Voici donc sa description du pays de Constantine qu'il fit 30 ans après :

« Ce pays conserve encore, après 2000 ans, de nombreuses traces de la longue occupation romaine. Dans la vallée de Bou-Merzouk, qui forme un des affluents du Roumel, on voit encore debout plusieurs arcades d'un pont-aqueduc qui était destiné à amener des eaux potables à l'ancienne Cirta. Partout où l'on fait des fouilles, les nombreuses inscriptions, les fragments de statues ou de chapiteaux de colonne que l'on trouve, attestent que cette terre recouvre la cendre du grand peuple. Constantine est la ville arabe par excellence ; en 1852, sur une population de 40 000 habitants, au moins 30 000 étaient indigènes, arabes ou juifs. Ces derniers, qui parlent la langue arabe, ont les habitudes et à peu près le costume des premiers et n'en diffèrent que par la religion ; ils entraient dans ce chiffre pour 6 ou 7000. Les 10 000 habitants formant la population française se composaient de la garnison et des personnes qui s'occupaient de commerce et d'industrie. Les Français habitaient un quartier distinct comprenant la rue Damrémont et la place du gouvernement ; tout le reste de la ville était occupé par les indigènes. Les quartiers arabes présentaient un aspect d'une originalité dont on aurait peine à se faire une idée sans les avoir vus. Les transportés se rappellent encore ces rues étroites où grouillait une population aux

---

<sup>12</sup> Coup d'Etat dans l'Aveyron en 1851, François Mazenc, chez Nouguiès Albi en 1872

costumes étranges. Là, des hommes couverts de burnous, les jambes nues et hâlées par le soleil, ici des femmes ornées de boucles d'oreilles en argent de six centimètres de diamètre et dont la figure et les mains étaient bariolées d'arabesques au henné. Ils se rappellent encore ces maisonnettes à un seul étage couvertes de roseaux, et ces petites boutiques de marchands indigènes, où il n'y avait place que pour quelques rayons pour le maître, et ces hôtels maures où l'on faisait rôtir les têtes de moutons et autres basses-viandes, dont les émanations étaient peu faites pour attirer les chalands, et ces caouadji (cafetiers) qui vendaient cinq centimes des tasses de café, où il y avait à boire et manger. Il y avait dans les rues des quartiers arabes un mouvement tel qu'elles ressemblaient à une fourmilière, d'où partaient des cris discordants qui couvraient les conversations des promeneurs et les rendaient impossibles. Des hommes et des femmes y vendaient à la criée des galettes, d'autres des comestibles et des objets de ménage. Les mendiants y psalmodiaient des versets du Koran ou chantaient des rapsodies. On y voyait aussi des negro (nègres) chassant devant eux des troupes de borricos (ânes) chargés de matériaux de construction, en les accompagnant de force jurons émaillés de coups de bâtons à l'adresse du dos des patients. Les proscrits allaient aux heures de loisir oublier un instant dans ce tohu-bohu désopilant leurs chagrins et la patrie absente et déshonorée. Après s'être installés à Constantine, les républicains cherchèrent dans le travail leurs moyens d'existence, et les habitants de cette ville dont la majorité s'était prononcée contre le coup d'Etat au plébiscite du 2 décembre 1851, reçurent à bras ouvert ces malheureux et leur ouvrirent leurs ateliers. »

Ce tableau vivant de la situation prend un caractère politique ... dans le quartier français ! L'évocation des ruines romaines nous permet de revenir aux écrits de **Saint-Arnaud** cause de ce détour par l'Algérie :

« Chère bien-aimée, dit-il à sa mère, j'ai passé huit heures dans une admiration continuelle. Ces ruines magnifiques ont produit sur moi un effet inconcevable. Toutes ces inscriptions, toutes ces colonnes encore debout me parlaient d'un passé auprès duquel nous sommes petits. »

A Lambessa, il prétendit avoir sauvé des ruines qu'évoquera quelques années plus tard l'archéologue **Léon Renier**. Pour construire le camp français il découvrit qu'il fallut détruire un amphithéâtre, scier des colonnes et marteler des inscriptions : « une honte ineffaçable » commise par notre civilisation.

«J'enrage quand je parle politique,  
parce que c'est aussi sale et humiliant que possible. »  
Saint-Arnaud

**Daniel Bensaïd, 1993**  
**François Maspero, L'Honneur de Saint-Arnaud**

Connaissez-vous Saint-Arnaud ? Le maréchal. Pour moi, ce fut d'abord une image chamarrée, trouvée dans une tablette de chocolat. Sans doute l'ai-je aussi aperçu de loin en lisant *L'Auberge de l'Ange gardien* ou encore une biographie héroïque de *Yusuf* en collection *Rouge et or*. Bien plus tard, je l'ai retrouvé parmi les personnages du *18 Brumaire de Louis Napoléon Bonaparte*. Je garde aussi le souvenir d'une apparition décrépite et moribonde dans *La Charge de la brigade légère*.

Sans François Maspero, j'aurais donc pu ignorer à quel point Saint-Arnaud, c'est la France. Dans cette magnifique anti-biographie se défait, page après page, l'imagerie de l'épopée nationale : la glorieuse conquête de l'Algérie, la valeureuse capture de la smala d'Abd-el-Kader, l'audacieuse expédition en Crimée... Il suffit de suivre, à travers sa correspondance, la vie exemplaire de Saint-Arnaud, déserteur, faussaire, joueur, aigrefin, massacreur, qui sut se hisser au sommet de la hiérarchie, en collectionnant razzias et enfumades, en gravissant les pyramides d'oreilles et de têtes coupées.

Saint-Arnaud, ou l'ignoble absolu. Dès sa jeunesse, le bouillant Achille (encore un prénom martial qu'il s'est choisi) avait le goût du coup de force : « Oh ! 18 Brumaire, je te comprends, je t'aime, je te dresse des autels, je voudrais te recommencer. » Le vœu fut exaucé. Le maréchal est le fleuron d'une époque où la conquête coloniale et le coup d'État sont l'envers et l'endroit de la même médaille, où les villageois de l'Ouarsenis et le peuple du faubourg Saint-Antoine sont indistinctement des « Bédouins » bons pour la mitraille. Au crépuscule de sa vie, rassasié de gloire, il retrouve comme il se doit le Dieu chrétien sur la voie de son calvaire et de sa sainteté. Vie exemplaire et édifiante à tous égards.

François Maspero laisse parler Saint-Arnaud, dont la correspondance, avec son frère puis avec sa femme, est d'une effrayante franchise. Il en résulte le portrait d'un vainqueur par lui-même, dont une phrase de Borges tire la morale : « Il est une dignité à laquelle le vainqueur jamais ne pourra prétendre. » Une dignité dont les pompes funéraires des Invalides (où dépouille de Saint-Arnaud repose encore) sont l'exact opposé. « L'honneur de Saint-Arnaud », ou une livre d'honneur français.

Une livre fumante et saignante. Au sens strict.

Autoportrait du maréchal en simple officier pendant la prise de Constantine : « Enfin, frère, j'arrivais à une petite place où je retrouvais le commandant Bedeau. Heureux de nous retrouver en vie, nous nous serrâmes la main. Il me fit quelques compliments en me voyant avec mon sabre et mon yatagan turcs, et la figure et les mains pleines de sang, mon sabre rouge ; enfin, quoi, j'avais l'air un peu boucher... Je ne m'appesantirai pas davantage sur ces scènes de pillage et de désordre ; elles ont duré trois jours. Jetons un voile épais et ne ternissons pas notre gloire et nos souvenirs. »

Monotonie de la besogne pacificatrice en Kabylie : « Les beaux orangers que mon

vandalisme va abattre ! Que ne puis-je t'envoyer cette jolie forêt-là à Noisy ! Ta femme serait bien heureuse. Je brûle aujourd'hui les propriétés et les villages de Ben Salem et de Bel Cassem-ou-Cassi... Les Kabyles ont éprouvé des pertes considérables ; nous marchons sur leurs cadavres. »

Dure épreuve des grandeurs et servitudes militaires : « Alors je fais hermétiquement boucher toutes les issues et je fais un vaste cimetière. La terre couvrira à jamais les cadavres de ces fantastiques. Personne n'est descendu dans les cavernes : personne que moi ne sait qu'il y a là-dessous cinq cents brigands qui n'égorgeront plus les Français. Un rapport confidentiel a tout dit au maréchal (Bugeaud) simplement sans poésie terrible ni images. Frère, personne n'est bon par goût ou par nature comme moi. Du 8 au 12, j'ai été malade mais ma conscience ne me reproche rien. J'ai fait mon devoir de chef, et demain je recommencerai. »

François Maspero n'a pas besoin de forcer le ton. Il est accablant de sobriété et d'ironie triste-amère. Sur fond de guerre du Golfe et de Balkans, son Saint-Arnaud nous est étrangement familier. Avec l'expédition colossale de Crimée, Napoléon-le-petit était déjà à la recherche d'un nouvel ordre mondial effaçant celui du traité de Vienne. La distance n'est pas si grande, dans le temps et dans l'espace, entre les grottes de Dahra et celle d'Ouvéa. Quelque chose s'invente là, dans une colonisation qui se cherche encore et dans l'activisme martial de Saint-Arnaud.

Avec l'armée d'Afrique, un corps se constitue dans l'État – un quarteron de généraux, déjà – avec les Bugeaud, Bedeau, Changarnier, Cavaignac, Lamoricière, Canrobert. Ils seront de tous les mauvais coups.

Bugeaud fut expert en répression d'émeutes populaires comme en colonnes infernales. Il a rédigé un traité de la guerre de rues que ses plus fidèles zéloteurs n'osaient toujours pas publier un siècle après sa mort ! Pour lui, de l'intérieur ou de l'extérieur, l'ennemi est toujours l'ennemi : à Lyon comme en Kabylie, la « pacification » obéit aux mêmes règles. Les « Africains » ont vocation à définir la politique en métropole. Des massacres de juin 1848 au coup d'État du 2 décembre, ils seront aux premières loges.

Il y a, dans les fondations de l'État français moderne, version III<sup>e</sup> République, des dizaines de milliers d'enfumés et d'enterrés vivants. Découvrant Saint-Arnaud dans les rayons d'une bibliothèque familiale, François Maspero récapitule les ingrédients dont était fait « le juste milieu » républicain au début de ce siècle : « une pincée de légitimisme, un peu de nostalgie louis-philipparde, une dose de catholicisme vaguement social et plutôt gallican mêlé à beaucoup de saint-simonisme conquérant, une dose plus forte de bonapartisme – première et seconde mouture – et enfin un républicanisme tardif, un républicanisme de raison, mais solide et définitif ». À la fin de ce siècle, le savant dosage tient toujours, de plus en plus mal il est vrai, lié, pour combien de temps encore, par l'honneur de tous les Saint-Arnaud. On apprend dans ce livre superbe ce que l'on croyait scolairement savoir, sur la conquête coloniale et les origines de l'État français ; on l'apprend sur le ton de l'humour, qui est la politesse d'une profonde tristesse.

1993